

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE
Naturaliste Canadien

BULLETIN DE RECHERCHES, OBSERVATIONS ET DÉCOUVERTES SE
RAPPORTANT À L'HISTOIRE NATURELLE DU CANADA

TOME VINGT-UNIÈME
(PREMIER DE LA DEUXIÈME SÉRIE)

L'ABBE V.-A. HUARD, REDACTEUR-PROPRIETAIRE



CHICOUTIMI
Imprimerie du " Progrès du Saguenay "

1894

LE

Naturaliste Canadien

Vol. XXI Chicoutimi, Janvier 1894 No 1

Rédacteur-Propriétaire : l'Abbé V.-A. HUARD

LE REVEIL DU NATURALISTE

Il ne faudra plus tant se presser de dire, à l'occasion, que le NATURALISTE CANADIEN est mort. On en revient, du genre de trépas qu'il a subi ! Voilà bien trois fois, en effet, qu'il a paru cesser de vivre ; ces époques de léthargie, comme on se le rappelle peut-être, durèrent de 1879 à 1880, de 1883 à 1885, et de 1891 à cette année. Cette dernière période de sommeil s'est prolongée dans une telle mesure qu'il est à espérer que désormais le NATURALISTE restera bien longtemps éveillé.

Le NATURALISTE CANADIEN vient donc aujourd'hui reprendre sa place. Mais que de changements se sont opérés pendant son sommeil ! D'abord son Fondateur, celui qui l'a maintenu durant vingt années à force d'énergie et de sacrifices, l'abbé Provancher n'est plus là ! Le grand travailleur, après avoir poursuivi son rude labeur jusqu'à travers les souffrances de la maladie et la débilité du vieil âge, s'est vu enfin appelé à l'éternel repos ! Il a consacré sa longue vie à la contemplation enthousiaste des œuvres du Créateur et n'a rien épargné pour les faire connaître et admirer de tous ; il jouit maintenant de la vue de l'Auteur même de ces merveilles ; son intelligence, avide de savoir, s'abreuve à présent à la source de toute scien-

ce!—A nous d'imiter ses vertus et d'apporter à l'étude de la nature le même esprit de foi, si nous voulons un jour obtenir la même récompense!

L'abbé Provancher et le NATURALISTE CANADIEN, l'auteur et l'œuvre, s'étaient si bien identifiés l'un avec l'autre, qu'il n'était pas possible de prononcer le nom de l'un sans rappeler le souvenir de l'autre. Il m'a fallu pourtant enlever le nom de l'abbé Provancher de l'en-tête de cette Revue, et le remplacer par le mien. Avec quels regrets, après quelles hésitations l'ai-je fait!

Chaque fois que le NATURALISTE renaissait pour ainsi dire de ses cendres, M. Provancher ne manquait pas de raconter au public par quelles phases avait passé le malade, comment il avait paru trépasser, et par quels procédés on l'avait ramené à la vie. L'exemple est bon à suivre; et quelques renseignements, sur les circonstances qui ont permis au NATURALISTE de se ranimer encore une fois, répondront, je crois, à une légitime curiosité.

Depuis plusieurs années, l'abbé Provancher sentant ses forces diminuer et voyant bien qu'il ne pourrait plus longtemps poursuivre son œuvre, m'avait laissé voir qu'il comptait sur moi pour la continuer. Sans repousser ses avances, je ne m'y prêtais cependant qu'à moitié, et j'évitais tout ce qui pouvait ressembler à un engagement formel.

En mars 1890, on vota la subvention ordinaire au NATURALISTE pour l'année fiscale suivante, mais en y ajoutant les mots: "sous condition." L'abbé Provancher ne voulut pas commencer le volume XXe, avant de savoir ce qu'il fallait entendre par cette formule qui n'était pas très rassurante; et durant trois mois la Revue garda la chambre: elle était bien malade! Le mal inconnu dont elle souffrait, c'était cette *condition*, que l'on cherchait partout, et que l'on ne pouvait réussir à trouver. Tout le monde y perdait son latin. L'honorable M. Mercier lui-même, Premier Ministre, ne réussit pas mieux dans ses recherches. Il va donc falloir que l'histoire se résigne à

confesser son ignorance là-dessus et s'arrange comme elle pourra avec la postérité, qui en sera pour sa curiosité. Bref, en désespoir de cause, le diagnostic ne donnant aucun résultat et la maladie restant toujours mystérieuse, on décida en haut lieu de tuer le malade. C'est un moyen comme un autre d'arriver à une solution. Tant pis pour la victime, dont c'est évidemment la faute !

Donc, le 23 septembre, le Premier Ministre faisait savoir qu'après l'année courante, la subvention au NATURALISTE serait retranchée. Je présume que M. Mercier ne compte pas beaucoup sur cette mesure pour voir son nom passer à travers les âges futurs dans un rayonnement de gloire!—La Revue reprit sa publication, et se prépara à mourir en juin 1891 ; mais elle ne se priva point de jeter auparavant les hauts cris, et il y a telle de ses pages où, avec la meilleure volonté du monde, on ne trouverait pas la moindre trace d'eau de rose !

Aucun espoir ne restait à M. Provancher de rien obtenir du gouvernement Mercier ; et celui-ci paraissait alors si solidement établi au pouvoir, qu'il n'y avait pas lieu de s'attendre à la résurrection du NATURALISTE par suite d'un changement de ministère. Je cédai alors aux instances de mon vieil ami, et résolus de me dévouer à la continuation de son œuvre, rassuré d'ailleurs par la pensée que, malgré sa santé de plus en plus défaillante, il m'aiderait puissamment de ses conseils et de sa précieuse collaboration. Vers le mois d'août (1891), je m'adressai donc à l'honorable M. Chs Langelier, Secrétaire Provincial, et le priai de faire rétablir en ma faveur la subvention du NATURALISTE. Je fus accueilli avec une bienveillance particulière, et je suis heureux d'avoir ici l'occasion d'en remercier l'honorable M. Langelier. Cela prouve, semble-t-il, que si l'on était mal disposé à l'égard de l'abbé Provancher, on l'était moins envers l'œuvre elle-même. Ces préventions personnelles, contre le savant publiciste, étaient-elles justifiées, ou non ? C'est une question que je me réserve de discuter plus tard.

J'avais pleine confiance dans le succès de ma cause, en

voyant les bonnes dispositions du Secrétaire Provincial ; je recus aussi de bonnes nouvelles par voie détournée. Enfin, je ne doutais pas qu'à la session d'automne, il serait question du NATURALISTE dans le budget de l'année suivante.—Mais, il n'y en eut pas, de session d'automne ! un ouragan terrible avait éclaté soudain dans notre ciel politique, et le sol fut bientôt jonché de débris. Au milieu de cette tourmente, qui dura bien des mois, ce n'était guère le temps de parler d'histoire naturelle aux autorités provinciales..... Et la pierre qui fermait son tombeau, pesa encore plus lourdement sur le pauvre NATURALISTE.—Depuis cette époque, nos orateurs et nos journalistes ont énuméré souventes fois les effets, de cette crise politique, effets consolants ou déplorables suivant la couleur des lunettes que l'on portait. Qui a songé à mentionner l'aggravation du sort du NATURALISTE, parmi les conséquences regrettables de la situation ? Voici donc---déjà---de l'inédit dans cette Revue !

Vers la fin de l'hiver suivant (1892), M. l'abbé Provancher, dont la santé était mauvaise depuis assez longtemps, tomba gravement malade, et vit bientôt que ç'en était fait de lui. De son lit de mort, il me confia encore le soin de continuer sa chère œuvre ; le ministre conservateur, m'écrivait-il, sortira vainqueur des élections générales, et vous obtiendrez facilement de l'aide de M. de Boucherville, qui porte tant d'intérêt à la cause de la science. Effectivement, lorsque j'eus rendu les derniers devoirs à mon vieil ami et Maître, je m'adressai sans retard au nouveau gouvernement, et lui demandai du secours pour reprendre la publication du NATURALISTE CANADIEN.

L'homme le plus surpris qui se soit vu en Amérique depuis 1492, ce fut moi, lorsque je lus, " un beau matin " du mois d'avril, la réponse du Premier Ministre. L'honorable M. de Boucherville, l'ami de feu M. Provancher, l'homme si dévoué aux études scientifiques, ne s'empressait pas d'accéder à ma demande ! A la vérité, il ne m'enlevait pas tout espoir et témoignait de ses bonnes dispositions pour l'œuvre du NATURALISTE ; mais les finances de la Province étaient en si triste état

quil fallait attendre à plus tard. L'honorable M. L.-P. Pelletier, Secrétaire Provincial, à qui je m'adressai aussi, ne me fit pas plus de promesse d'un prochain secours. Des personnages de haut rang et nos principaux hommes de science voulurent bien, durant la session d'été, écrire en faveur de la résurrection du NATURALISTE de fortes recommandations, qui ne réussirent pas davantage à engager le gouvernement à risquer même un doigt en dehors du rigide programme d'économie qu'il jugeait nécessaire d'appliquer.

Durant la dernière session, je revins encore à la charge, avec le concours de MM. H. Petit et Joseph Girard, députés de Chicoutimi et du Lac Saint-Jean, qui avaient aussi appuyé fortement ma demande de l'année précédente, et que je remercie bien cordialement de leur intervention si dévouée. Toutes ces tentatives ont été vaines au point de vue pratique ; j'ai acquis du moins la conviction qu'il y a chez les membres du ministère provincial un désir sincère de favoriser l'œuvre du NATURALISTE (j'ai même une connaissance personnelle de l'existence de ces sympathies chez plusieurs de ces Messieurs), et qu'ils l'aideront dès que l'état financier de la Province le permettra. Ce qui les arrête, ce n'est pas l'importance de la somme demandée, qui est bien minime ; mais il s'agit pour eux d'un principe d'administration qu'ils veulent maintenir avec rigueur.

Or les gens qui entendent quelque chose à la tenue des livres (nous n'en sommes pas évidemment, nous tous qui avons passé par ces affreux collèges classiques !) et dont le cœur est susceptible d'être remué par l'éloquence des chiffres, nous assurent, après avoir écouté l'honorable M. Hall, Trésorier Provincial, que l'aurore aux doigts de rose illumine déjà le budget gouvernemental et que le coffre de la Province verra bientôt de beaux jours. Les libéraux, il est vrai, disent que la nuit règne encore, et pour longtemps ; mais les conservateurs, avec non moins d'énergie, justifient les consolantes espérances qu'ils entretiennent. Qu'il y ait donc, ou non, de la naïveté dans sa façon d'entendre les choses, le NATURALISTE escompte l'avenir, s'attend qu'il lui viendra

prochainement du secours, et dès aujourd'hui s'élançe de son tombeau.

Sans doute, son apparence dénotera assez le malheur des temps. Son volume est diminué de moitié ; il ne reverra ses 32 pages que lorsque l'ancien état de choses sera rétabli. Et je tiens à dire ici que le NATURALISTE CANADIEN ne reviendrait pas aujourd'hui à la vie, même dans ces conditions précaires, si mon évêque et le séminaire auquel j'appartiens ne me mettaient un peu en mesure, en m'accordant certains avantages, de tenter cette entreprise. Donc, si la réapparition de cette Revue est un heureux événement, on en doit de la reconnaissance à Sa Grandeur Mgr Labrecque et au Séminaire de Chicoutimi. Après cela, comme après bien d'autres choses, que l'on continue à dire, en certains quartiers, que le clergé est l'ami des ténèbres intellectuelles.....

Une autre observation aussi est opportune. L'abbé Provancher ne croyait pas possible le maintien du NATURALISTE sans l'aide du gouvernement, et chaque fois qu'on a refusé de lui accorder la subvention requise, il ne manqua pas d'interrompre sa publication. Et j'ose aujourd'hui tenter de soutenir cette Revue avec ses seules ressources ! Je ne me fais donc aucune illusion sur le succès de l'expérience, si le gouvernement de la Province ne s'intéresse pas à l'œuvre, à bref délai. Mais, ceci soit dit pour rassurer pleinement les personnes disposées à seconder mes efforts,—*je m'engage*, pourvu que Dieu me prête vie et santé, à *publier les douze livraisons du volume qui commence avec ce numéro*, quelque soit l'issue de ma tentative. Si l'année se clot par un déficit, les abonnés, eux, n'auront rien perdu. Et mon imprimeur ne perdra rien non plus : car alors je pousserais l'économie jusqu'au seuil de l'héroïsme, et mes appointements de prêtre de séminaire me mettraient sans doute en mesure de solder ma dette en quelques années.

—Mais, me dit-on, il y a aussi le public ! Il faut en tenir compte.

—Oui, répondrai-je, il y a le public. Mais le public, qui s'occupe beaucoup de la politique et assez peu de la littérature, n'accorde pas grande attention à la science, dans notre pays entre autres. Le NATURALISTE CANADIEN a déjà vécu vingt années, et ne le doit pas beaucoup au public. Le nouveau NATURALISTE obtiendra-t-il plus de faveur ? Nul ne pourrait le dire d'avance. En tout cas, nous saurons très prochainement si la Province veut maintenir la seule revue scientifique en langue française, qui soit publiée en Amérique.

L'Abbé VICTOR-A HUARD

NOTRE PROGRAMME

Nous avons tenu à conserver au NATURALISTE sa même apparence extérieure, autant qu'il a été possible. Nous voudrions aussi qu'il continuât à être le même quant au fond. Il s'occupera donc encore des différentes branches de l'histoire naturelle, dans son sens le plus étendu. Mais pourtant nous croyons devoir, au moins comme expérience de quelques années, en changer un peu le caractère : la Revue sera moins technique, et plus à la portée de la masse des lecteurs. " A quoi bon, nous disait l'une de nos sommités scientifiques, à quoi bon publier une revue pour dix ou douze personnes seulement ?". Nous ne nous proposons pas en effet d'écrire pour les savants, mais pour le grand nombre, qui ont besoin de savoir quelque chose des merveilles de la nature,

au milieu desquelles ils vivent, mais sans y donner assez d'attention. Le NATURALISTE se fera donc plutôt vulgarisateur de la science que recueil de science pure, sans omettre pourtant d'être aussi, à l'occasion, l'écho de cette dernière.

Notre ambition, c'est qu'on lise le NATURALISTE, et c'est de cette manière que nous comprenons son rôle utile. Dans ce but, son langage sera, autant que nous le pourrons, intelligible pour ses lecteurs même non adonnés à l'étude des sciences. Dans ce but, aussi, nous nous efforcerons de présenter les faits scientifiques sous un aspect agréable, et ne croirons pas commettre une irrévérence si nous déridons un peu, de temps en temps, la face austère, grave, sévère de la bonne vieille Science.

Avec le temps, et si on nous laisse vivre, nous terminerons la *Petite Faune Entomologique* que l'abbé Provancher a publiée en partie. Il reste encore à traiter, dans cette œuvre, les LÉPIDOPTÈRES et les DIPTÈRES. Nous nous proposons aussi, et assez prochainement, de rédiger et de publier la seconde partie des *Mollusques de la Province de Québec*, dont l'auteur n'a pu traiter que la première partie.—Et après tout cela, il y restera à exploiter bien des champs encore incultes parmi nous : les ARACHNIDES, les MOUSSES, les LICHENS, etc. Si nous ne nous trompons, "voilà de l'ouvrage de taillé" pour une vie assez longue !

Nous commençons, dès ce numéro, la série de ces travaux par un TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE ZOOLOGIE. Cette partie de la science doit être considérée comme la base des différentes branches de la faune générale. Dans chaque livraison du NATURALISTE, il y aura au moins quatre pages de ce traité, avec pagination distincte, en sorte que l'on puisse réunir tous ces feuillets en appendice à la fin du volume de la Revue, ou bien les faire relier à part, lorsque le traité sera terminé, dans une année ou deux.

Quant aux gravures, indispensables dans une publication de ce genre, nous voulons bien ne pas lésiner sur ce chapitre. Mais le coût en étant considérable, leur plus ou moins grande

fréquence dépendra des ressources que nous vaudra l'encouragement reçu.

APPEL A LA COLLABORATION

On a accusé l'abbé Provancher d'avoir écarté la collaboration de l'ancien *NATURALISTE*. Nous avons déjà protesté, et nous le ferons encore, contre cette accusation, au moins en tant qu'elle signifie une attitude délibérée de la part de notre prédécesseur. Et nous voulons faire en sorte que jamais on ne nous fasse un reproche de cette nature.

Loin de repousser la collaboration, nous la sollicitons de toutes nos forces. Non seulement nous sommes disposé à l'accepter ; mais nous déclarons que nous en avons absolument besoin, si l'on veut que cette Revue, la seule de ce genre chez les Canadiens-Français, soit vraiment utile au pays et fasse, à l'étranger, honneur à notre nationalité. Croit-on vraiment qu'un homme, surtout lorsque, comme nous, il a d'autres devoirs d'état à remplir, puisse mener de front l'étude de toutes les sciences naturelles, et cela d'une façon suffisamment sérieuse ?

Personnellement, nous nous occuperons spécialement de l'entomologie, sans nous interdire pour cela de jeter un coup d'œil, de fois à autre, dans les autres départements. Et, même dans cette étude des insectes, nous serons heureux de toute collaboration qui viendra à nous. Cette partie de la science est si étendue, qu'il y a place pour de nombreux travailleurs. Mais nous demandons le concours de tous nos hommes de science surtout pour les autres branches de l'histoire naturelle : astronomie, botanique, géologie, minéralogie, conchyliologie, etc. Que chacun de nos savants contribue seulement d'un article par année à l'œuvre commune, et nous aurons une belle revue scientifique canadienne-française. Nous accueillerons avec joie non seulement le concours de nos sommités scientifiques, mais aussi celui des amateurs. De cette sorte, les travaux, les découvertes et les observations de chacun seront utiles à tous ; le *NATURALISTE CANADIEN* sera vraiment ce qu'indique son sous-titre de "Bulletin de recherches,

observations et découvertes se rapportant à l'histoire naturelle du Canada ;' il sera digne aussi d'être considéré comme un monument chargé de conserver la mémoire de son Fondateur, de celui que l'on a nommé à juste titre le PÈRE DE L'HISTOIRE NATURELLE EN CANADA.—Fasse le Ciel que ces vœux, què ces beaux rêves se réalisent !

Dès aujourd'hui, nous pouvons annoncer à nos lecteurs que nous avons reçu de plusieurs de nos *scientistes*, et non des moins notables, non seulement des encouragements à faire revivre le NATURALISTE, mais aussi des promesses de collaboration.

A NOS CONFRÈRES DE LA PRESSE

Membre de la " Presse Associée de la Province de Québec " depuis déjà bon nombre d'années, grâce à notre titre de correspondant de l'ancien NATURALISTE, nous entrons aujourd'hui dans la presse plus active sans aucune appréhension ; car nous savons, par expérience personnelle, quelle courtoisie et quelle fraternité président, en cette Province, aux relations mutuelles des journalistes. Croirait-on que, depuis assez longtemps et sur un simple espoir de la reprise possible de cette Revue, plusieurs journaux échangeaient d'arance avec nous ? C'est ainsi que l'*Enseignement Primaire* nous venait depuis deux ans ; le *Progrès du Saguenay*, depuis une année ; la *Semaine Religieuse de Québec* et le *Nidologist* (un étranger, celui-là, publié dans la Californie, et dont nous parlerons sur notre prochain numéro), depuis l'été dernier. Nous prions les éditeurs de ces publications d'agréer nos sincères remerciements.

La presse a toujours été sympathique à l'œuvre du NATURALISTE, et, à l'unanimité peut-être, elle a regretté sa disparition. Qu'elle veuille bien aujourd'hui patronner notre entreprise qui intéresse uniquement la cause de la science en ce pays, et ne touche en rien à la spéculation commerciale, il s'en faut bien.

Nous prions les confrères, à qui nous faisons l'envoi de notre journal, de vouloir bien nous faire la faveur d'échanger avec nous. Il leur arrive assez souvent de

reproduire d'ailleurs quelque article scientifique, ou d'insérer parmi leurs nouvelles quelque observation, quelque fait qui touche à l'histoire naturelle : tous ces écrits prendront place dans nos "scrap-books" et nous seront utiles un jour ou l'autre.

Quant aux revues scientifiques du Canada ou de l'étranger, nous comptons aussi sur leur esprit de fraternité, et espérons qu'elles continueront avec le nouveau NATURALISTE les bons rapports qu'elles entretenaient avec l'ancien. La science n'a pas à s'occuper des accidents de nationalité, de langue, de continent : tous ceux qui la cultivent se regardent comme coopérateurs de la même œuvre grande et noble : l'acquisition de la vérité en toutes choses.

NOUS ADRESSONS LE "NATURALISTE"

d'abord aux abonnés de l'ancienne liste, comptant bien qu'ils nous resteront fidèles. En outre, nous l'expédions à un bon nombre d'institutions d'enseignement, où l'étude de l'histoire naturelle est en honneur ; nous osons penser qu'elles trouveront quelque profit à prendre connaissance des sujets qui seront traités dans cette Revue.

Nous adressons aussi ce numéro à un grand nombre d'autres personnes, appartenant surtout au clergé et à la médecine. Les membres du clergé, dont le concours est indispensable en notre pays pour toute entreprise sérieuse dans les lettres ou les sciences, portent généralement de l'intérêt aux sciences naturelles. La plupart vivent isolés dans les campagnes : quelles jouissances ils s'assureraient, s'ils se livraient, avec quelque attention, à l'étude de l'une quelconque des parties de l'histoire naturelle, quand ce ne serait qu'à titre de repos et de diversion à leurs études propres. Quant à MM. les médecins, que nous honorons grandement, suivant le précepte de la sainte Écriture, ils sont tous plus ou moins naturalistes, tant il y a de rapports entre la médecine et l'histoire naturelle.

Nous prions instamment les personnes qui recevront ce

numéro et qui ne jugeront pas à propos de s'abonner au NATURALISTE, de nous le renvoyer sans délai avec le mot REFUSÉ : et cela dans le but de nous éviter les frais inutiles, qu'il nous serait difficile de supporter, d'un tirage trop considérable des livraisons suivantes.—Sans doute cette façon de chercher des souscripteurs paraît importune à beaucoup de gens. Mais nous ne pouvons toujours pas mettre en campagne une armée d'agents qui parcourraient toutes les paroisses de la Province pour solliciter des abonnements : car nous constatons, par notre livret de banque, que sur les \$5,000 au moins que cela coûterait, il nous manque le montant de \$4,997.77. En attendant que cette somme rentre dans notre porte-monnaie, d'où elle n'est d'ailleurs jamais sortie, il nous faut bien employer le moyen habituel de lancer un journal.

Ainsi donc, si l'on ne croit pas devoir s'abonner, qu'on veuille bien en informer son maître de poste ou nous renvoyer le numéro reçu, avec son adresse et le mot "refusé." Pour nous, nous devons considérer comme abonnés ceux qui auront gardé ce numéro.

Il est bien entendu que nous ne voulons nous imposer à personne ; il est par trop évident que chacun est libre de concourir ou non au maintien du *Naturaliste*. Nous engageons toutefois ceux qui peuvent le faire aisément, à souscrire à cette Revue : par la dépense légère d'UNE PIASTRE, ils aideront efficacement une œuvre utile, et nous croyons que souvent ces pages leur offriront profit et plaisir.

MONSEIGNEUR LAFLAMME

Il nous est particulièrement agréable d'avoir à enregistrer, dans ce premier numéro, la distinction honorifique que le Saint-

Siège vient de conférer à notre ancien professeur d'histoire naturelle, M. l'abbé Laflamme, Recteur de l'Université Laval. Sans doute, par ce titre de Protonotaire Apostolique, on a voulu honorer les vertus, les qualités et la haute position du nouveau dignitaire ; mais M. Laflamme est aussi l'une des personnalités scientifiques les plus en vue du Canada, et les adeptes de la science, surtout en notre Province, ne pourront s'empêcher de croire qu'en même temps on avait en vue de récompenser les mérites d'un savant qui fait grand honneur à notre corps ecclésiastique.

Jeune encore, le Recteur de l'Université a déjà presque épuisé la série des distinctions qu'un ecclésiastique peut ici obtenir.

Le NATURALISTE CANADIEN, qui sera honoré de la collaboration de Monseigneur Laflamme, est heureux de se joindre à toute la presse du pays, et de lui offrir ses sincères félicitations.

ENTOMOLOGIE MÉDICALE

L'homme, roi de la création, règne sur des sujets qui n'acceptent pas tous également sa domination. Les nihilistes, anarchistes et autres révolutionnaires qui, de nos jours surtout, s'attaquent partout au pouvoir royal, ne sont pas les premiers à s'insurger contre les monarques. Il y a longtemps, en effet, que l'homme-roi éprouve des contradictions de la part des éléments et des êtres des trois règnes de la nature. C'est sa faute, aussi ; il avait beau à ne pas céder aux promesses du fameux serpent !

C'est le règne animal qui fournit le plus grand nombre de nos ennemis. Nous ne parlerons pas pour le moment de la guerre que nous font trop souvent les loups, les tigres, et tant d'autres carnassiers dont l'humeur laisse parfois à désirer à notre endroit; remettons aussi à plus tard d'étudier les mauvais procédés dont Messieurs les microbes récompensent fréquemment l'hospitalité qu'ils reçoivent, ou plutôt qu'ils prennent chez nous. Quelque jour, nous traiterons au long cette question de l'hostilité du règne animal contre l'homme. Aujourd'hui, nous ne voulons parler que d'un cas particulier relevant de l'*entomologie médicale*.

Nous devons au Dr R. Matas, de la Nouvelle-Orléans, un rapport complet sur ce cas intéressant qu'il a rencontré dans sa pratique. Il s'agit d'un Anglais, âgé de trente-huit ans, qui, au retour d'un voyage dans le Honduras espagnol, réclama ses bons offices pour traiter trois piqûres d'insecte dont il avait été victime seize jours auparavant pendant qu'il se baignait. Ce n'était pas au front que notre homme avait été ainsi piqué; il s'en fallait bien! Disons fort discrètement qu'il avait sujet d'éviter le plus possible la société des gens trop polis, qui très aimablement vous prient de vous donner la peine de vous asseoir.

Procédant à l'examen de la scène du désastre, le médecin trouva trois tumeurs rouges et dures, du genre des furoncles (clous, dans la langue vulgaire), dont la plus considérable avait bien un quart de pouce d'élévation au-dessus du niveau des surfaces avoisinantes et formait le centre d'une aire d'inflammation d'environ un pouce et quart de diamètre. En y regardant très soigneusement, on constatait que cette même tumeur était percée, dans sa partie la plus élevée et la plus centrale, d'un orifice étroit. Les deux autres tumeurs laissaient voir aussi un point central, revêtu d'une petite croûte de matière purulente, indiquant bien le site de la piqûre et l'entrée du séjour du "ver" ou plutôt de la larve, éclosé du tout petit œuf qu'un traître insecte, contre tout droit, y avait déposé.

Mais voici venu le moment psychologique ; il faut déloger ces hôtes importants. Avec la pointe de son bistouri, le médecin fait une incision en plein centre de la tumeur.....Aïe !.... quelle douleur aiguë !... Mais, enfin, si notre Anglais était resté dans sa brumeuse patrie, jamais les mouches du Honduras espagnol n'auraient songé à lui confier un seul de leurs œufs. Qu'allait-il faire dans cette galère ? C'est évidemment sa faute ; que cette pensée nous encourage donc à supporter courageusement...ses souffrances.—Pour comble de malheur, cette première incision ne servit qu'à faire constater qu'il fallait aussitôt en faire une seconde, oblique celle-ci, car telle était la position de l'enfoncement habité par la larve, disposition qui était la même dans les trois tumeurs. Les larves étaient établies sous le derme propre, et il fallait inciser complètement la peau pour arriver jusqu'à elles. Mais comme il arrive quelquefois qu'il ne suffit pas d'ouvrir la porte pour faire sortir les gens, de même les larves, mises à découvert, s'armant de nous ne savons quel principe de prescription, n'agréèrent pas l'invitation qu'on leur faisait de s'aller promener et décidèrent de ne céder qu'à la force dans cette violation de domicile. Le Dr Matas, qui n'entendait rien à cette jurisprudence d'insecte, ne se fit pas faute d'avoir recours à la violence, et il fallut une énergique pression de ses doigts pour déloger les parasites.—Au rapport du patient, les gens du Honduras en telle occurrence appliquent des cendres chaudes de tabac sur le siège du mal et ont aussi recours ensuite à la pression des doigts pour expulser les larves.

A la suite de l'opération, le médecin cautérisa avec de l'acide carbolique pure les cavités précédemment occupées par ces larves, afin d'éviter tout danger d'inflammation, qui aurait pu résulter du séjour de ces insectes.

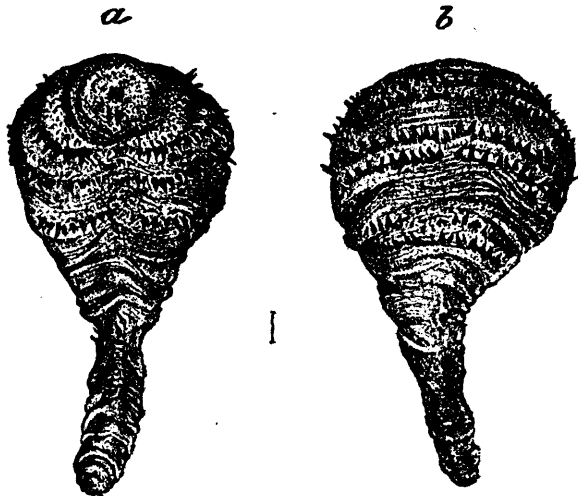


FIG. 1

Nous donnons ci-dessus (d'après l'*Insect Life*) la représentation de cette larve de *Dermatobia*. Cette forme de poire renversée est assez étrange.

La partie sphérique et plus large correspond à la tête et au tronc de l'insecte, et se trouvait au fond de la cavité qu'il habitait. La portion plus rétrécie correspond à la partie anale et porte aussi, à son extrémité, les stigmates ou orifices destinés à la respiration. Dans les tumeurs où résidaient ces larves, cette extrémité caudale se trouvait le plus près de la surface extérieure et de l'orifice du sommet de ces élévations cutanées. On voit assez la raison de cette position la plus rapprochée de l'atmosphère.

(A suivre)

Fig. 1—Larve (très grossie) de *Dermatobia*. a, surface ventrale ; b, surface dorsale. La petite ligne placée entre les deux gravures indique la longueur réelle de la larve.

LE DERNIER ÉCRIT DE L'ABBÉ PROVANCHER

Nous devons à l'obligeance de notre ami, M. E. Rouillard, Greffier de la Couronne en chancellerie et ancien rédacteur du *Matin*, de pouvoir publier ici le dernier écrit destiné à la publicité par feu l'abbé Provancher. Cet article, envoyé au *Matin*, a dû être rédigé vers la fin de février ou le commencement de mars 1892, lorsque son auteur était à la veille d'être frappé de la grave maladie qui l'a emporté. C'était l'époque des élections provinciales dont on se rappelle encore les émotions ; les péripéties de la lutte et les joies de la victoire firent retarder de quelques jours la publication de l'écrit, et l'on apprit bientôt la nouvelle de la mort de l'abbé Provancher. Comme ce n'était que l'entrée en matière d'un travail d'une certaine étendue, la rédaction du *Matin* ne crut pas devoir la publier. M. Rouillard en a conservé le manuscrit, et nous le remercions d'avoir bien voulu nous le communiquer.

M. Provancher s'était autrefois occupé beaucoup de la culture des plantes d'ornement, et, dans ses derniers temps, ce goût lui était revenu avec une égale intensité. Son dernier écrit témoigne assez de ces dispositions.

Nous publions cet article à titre de souvenir, plutôt qu'à raison de son intérêt scientifique qui est fort léger. Nous en supprimons certaines appréciations politiques que se permettait en passant l'abbé Provancher, écrivant sous la signature d'UN AMATEUR : appréciations concordant avec ce qui s'écrivait en ce temps-là dans les journaux ministériels, mais qui, publiées aujourd'hui, nous vaudraient peut-être maintes pour-

suites pour libelle. Et le rédacteur-propriétaire du NATURALISTE ne pourrait pas, sans s'exposer quelque peu à la gêne, payer les vingt-cinq ou trente mille piastres que réclameraient celui-ci et celui-là.

CULTURE DES PLANTES D'ORNEMENT

Il ne faut pas que la politique et les élections nous absorbent au point de nous faire oublier des intérêts beaucoup plus paisibles et source de grande satisfaction et de jouissances. Je veux parler des plantes d'ornement, et particulièrement de celles qu'on peut cultiver dans les appartements.

J'avoue cependant que dans les circonstances actuelles les élections offrent un caractère tout particulier.....
..... Mais je reviens à mes plantes.

Il est assez ordinaire aux cultivateurs des fleurs et autres plantes d'ornement, d'envoyer, chaque année, des catalogues pompeux pour allécher les amateurs. Entre tous ces catalogues, il n'en est point de préférable à celui de M. John Lewis Childs, de Floral Park, N. Y. C'est un vrai bijou, ne contenant pas moins de sept planches coloriées, outre les couvertures, du plus grand éclat, et une foule d'illustrations dans le texte d'une exécution parfaite, le tout formant une grande brochure de 154 pages sur beau papier et d'une impression sans reproche. Ce catalogue l'emporte de beaucoup sur les autres de même genre qu'on peut voir, notamment sur celui de Vick de Rochester, N. Y., qui est pourtant si riche. L'établissement de M. Childs est aussi un des plus considérables du monde entier.

Floral Park est situé dans l'île de Long Island, à douze milles de Brooklyn et New-York. Le *Long Island Railroad* passe à travers les jardins de M. Childs, et pas moins de trente trains arrivent ou partent chaque jour pour New-York et Brooklyn.

L'établissement se compose de deux grands magasins, sans compter trente autres bâtisses pour sécher et empaque-

ter les graines, bulbes, etc. (Il y a aussi) deux sets de serres pour les plantes tropicales qui exigent protection durant l'hiver. Une grande scierie est constamment en opération pour la confection des boîtes, et une imprimerie considérable pour l'impression des catalogues, étiquettes, et de la publication mensuelle du *Mayflower* que publie M. Childs.

L'établissement emploie d'ordinaire deux cents personnes, et dans la saison des affaires, en mars, avril, mai, on travaille nuit et jour pour répondre à toutes les commandes. On reçoit dans ces mois de trois mille à cinq mille lettres par jour et on envoie plusieurs tonnes de matière par la malle.

On ne compte pas moins de trois cent mille pratiques réparties dans toutes les parties du monde, en Chine, au Japon, aux îles Sandwich, en Australie et dans presque toutes les parties de l'Afrique et de l'Europe.

Cette grande popularité de l'établissement de M. Childs lui vient de ce que ses prix peuvent défier toute compétition, ses graines sont de qualité supérieure et ses bulbes toujours parfaits pour leur maturité et leur volume.

UN AMATEUR.

EXPERIENCES ORIGINALES

—J'ai planté, disait un cultivateur facétieux, j'ai planté dans mon champ des pommes de terre. Que pensez-vous qu'il est venu ?

—Des pommes de terre, j'imagine !

—Vous n'y êtes pas. Il est venu des cochons qui ont tout mangé !

Eh bien, nous sommes tenté de recourir au même procédé pour rendre compte d'une curieuse expérience de culture, racontée par le *Moniteur agricole*, de Bruxelles.

—“Un propriétaire avait planté quatre pommes de terre ; dans deux, on avait introduit, avant de les mettre en terre, une fève pour chacune ; dans les deux autres, un pois.” (*Pèlerin*). Et que pensez-vous qu'il est venu ?

—Des citrouilles, pour le moins !

—Non, il a poussé des pommes de terre, des pois et des fèves ; et voyez avec quel succès :

“ Dans un temps très court, les pois et les fèves poussèrent des tiges très vigoureuses qui fournirent à la table quatre plats très copieux. Mais aussi, chose curieuse ! les pommes de terre poussèrent simultanément, ne furent point attaquées par la maladie, et fournirent une récolte très abondante puisque le premier tubercule donna cinquante-huit pommes de terre ; le deuxième trente ; le troisième vingt-neuf ; le quatrième vingt-cinq.

“ Naturellement, ajoute le confrère parisien, le fait demande plusieurs autres expériences afin d'établir s'il n'y a point là un simple caprice de la nature ou bien une surprise dont l'étude pourra tirer un bon parti.”

Sur un des prochains numéros, nous commencerons une notice biographique de feu l'abbé Provancher.

La livraison de février contiendra le commencement d'un travail de longue haleine, un traité élémentaire d'entomologie, dont l'auteur, M. G. Beaulieu, de Montréal, est l'un de nos jeunes littérateurs-naturalistes d'avenir.

Nous publions ce numéro à *vingt-quatre* pages au lieu de *seize*, à raison du développement que nous avons dû donner à nos articles de rédaction.